

Onze traductions



Maïssane Lepenant, Antoine Nicolle

Sappho

Aphrodite immortelle au trône éblouissant,
Fille de Zeus, fileuse de ruses, je t'en supplie,
Ne fais peser le joug ni des nausées ni des angoisses,
Ô ma maîtresse ! sur mon cœur,

Mais viens plutôt à moi – car autrefois déjà
Tu entendis au loin les éclats de ma voix :
Ne m'écoutes-tu pas ? quittant la maison de ton père
Tu es venue à moi, montée

Sur un charriot doré : de beaux moineaux t'ont entraînée,
Tout vifs, sur la courbe de la terre bleu-noir,
Battant beaucoup des ailes, depuis le haut du ciel jusqu'
Au milieu des airs.

D'un coup ils étaient là : et toi, ô bienheureuse,
Un sourire posé sur ta face immortelle,
Tu demandas pourquoi de nouveau je souffrais, et pourquoi
De nouveau t'appelais :

Et ce que je voulais plus que tout que tu fasses pour moi,
Pour mon cœur en délire. « *Qui cette fois persuaderai-je
De se rendre à ton amour ? Qui, ô
Sappho, ne te l'a pas rendu ?*

*Car si elle fuit, bien vite elle poursuivra ;
Si elle refuse les dons, c'est elle qui donnera ;
Et si elle n'aime pas, bien vite elle aimera,
Cela lui déplût-il. »*

Viens à moi cette fois encore, délivre-moi d'un douloureux
Tourment ; et tout ce que mon cœur attend
Que tu fasses pour moi, accomplis-le : et sois toi-même
A mon côté dans le combat.

John Keats

O toi dont le visage a senti le vent de l'hiver,
Dont l'œil a vu les nuages de neige flottant dans la brume,
Et la cime noire des ormes parmi les étoiles gelées,
– Pour toi le Printemps sera temps de moisson !

O toi, dont le seul livre a été la lumière
Des suprêmes ténèbres où tu as pris ton aliment,
Nuit après nuit quand Phébus était loin –
Pour toi le printemps sera trois fois matin !

Non, ne désire pas d'apprendre – je ne sais rien :
Pourtant mon chant prend vie lorsque vient la chaleur.
Non, ne désire pas d'apprendre – je ne sais rien :
Pourtant le soir écoute. Celui qu'attriste
L'idée d'être désœuvré ne peut manquer d'ouvrage ;
Et il est éveillé, celui qui croit qu'il dort.

Emily Dickinson

La poussière est le seul secret.
 La mort - le seul être
 dont tu ne puisses tout découvrir
 dans sa "ville natale".

Personne n'a connu "son père" -
 N'a jamais été enfant -
 N'a pas eu le moindre camarade,
 Ou une "histoire qui précède" -

Industrieuse ! Laconique !
 Ponctuelle ! Dispose !
 Hardie comme un brigand !
 Plus tranquille qu'une marine !

Peut aussi bâtir, comme un oiseau !
 Le Christ pille le nid déposé -
 Pie après pie
 Commerce pour l'éternel repos !

J'aime un regard d'agonie,
 car je sais qu'il est franc -
 Les hommes ne convulsent pas pour rire,
 Ni ne simulent, une transe -

D'un coup les yeux s'éteignent - c'est la mort -
 Impossible de feindre
 La sueur qui perle sur le front
 sous la baguette de l'angoisse ordinaire.

Je suis personne ! Qui êtes-vous ?
 Êtes-vous - Personne - comme moi ?

Alors, nous faisons la paire !
Pas un mot ! Ils le signaleraient - à coup sûr !

Comme il est triste - d'être - quelqu'un !
Comme c'est public - telle une grenouille !
De dire son nom - chaque jour de juin -
A un marais en émoi !

A moi - par le droit de la blanche élection !
A moi - par le sceau royal !
A moi - par le signal dans la prison vermeille -
Que les barreaux - ne peuvent couvrir !

A moi - ici - en vision - et droit de veto !
A moi - par la révocation de la tombe -
Titre - validé -
Charte extravagante !
A moi - pour les siècles des siècles !

Il y a une solitude de l'espace
Une solitude de la mer
Une solitude de la mort, mais -
ce ne sont que mondanités
Comparées à ce site plus profond
A ce pôle intime
D'une âme admise à être soi -

Paul Celan

Weggebeizt

Décapé par
la brise irradiante de ta parole
la rumeur exubérante de l'à -
même de vivre - le poème
aux cent langues le -
mien, le rien.

Exposé
en vrille,
libre
le sentier à travers la neige
à forme humaine
neige des pénitents, jusqu'aux
tables et tavernes glacées de l'hôte

Profond
dans la fosse des temps
auprès de la
glace alvéolaire
patiente, un cristal de souffle,
ton inébranlable
témoignage -

Psaume

Personne ne nous pétrira plus de terre ni d'argile
personne pour recenser notre poussière.
Personne.

Loué sois-tu, personne.
Dans ton amour nous voulons
fleurir.
Droit
à ta rencontre.

Un rien
tel étions-nous, sommes-nous, continuerons-

nous d'être, en fleur :
la rose de rien, la
rose de personne.

Avec
son pistil rayonnant d'âme
ses étamines, vides de ciel
sa couronne : rouge,
de ce mot pourpre que nous chantions -
par-delà, oh par-delà
l'épine.

Corona

L'automne vient dévorer sa feuille dans ma main : nous sommes
amis.
Nous libérons le temps de l'écale des noix et lui apprenons à partir :
le temps s'en retourne dans son écale.

Dans le reflet du miroir, c'est dimanche,
Dans le rêve on doit sommeiller,
La bouche - ne trompe pas.

Mon œil s'enfonce vers le sexe de l'aimée :
nous nous regardons,
nous nous parlons noir,
nous nous aimons l'un et l'autre comme pavot et mémoire,
nous dormons comme du vin dans les coquillages,
comme la mer dans le trait sanglant de la lune.

Debout, nous sommes renversés par la fenêtre - ils nous jettent un regard,
depuis
la rue :
il est temps que le monde sache !
Il est temps que la pierre consente à fleurir,
que pour le trouble s'ébatte un cœur.
Il est temps qu'il soit temps.

Il est temps.

Dylan Thomas

N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit,
La vieillesse devrait flamber et délirer lorsque le jour s'éteint ;
Rager, rager contre la mort de la lumière.

Si les hommes d'esprit savent sur la fin l'obscur justifié,
Parce que leurs mots n'ont pas fourché d'éclair ils
N'entrent pas sans violence dans cette bonne nuit.

Les hommes bons, passée la dernière vague, criant avec quelle vie
Leurs gestes frêles auraient dansé dans une verte baie,
Enragent, enragent contre la mort de la lumière.

Les hommes durs, qui ont accroché le soleil en plein vol et chanté,
Et apprennent, un peu tard, qu'ils l'ont meurtri dans sa course,
N'entrent pas sans violence dans cette bonne nuit.

Les hommes graves, presque morts, qui voient d'une vue aveuglante
qu'aveugles, leurs yeux auraient joui et brûlé comme des météores,
Enragent, enragent contre la mort de la lumière.

Mais toi, mon père, maintenant sur ta triste cime,
viens me maudire, me bénir de tes larmes cruelles, je t'implore.
N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit.
Enrage, enrage contre la mort de la lumière.

Traductions de Maïssane Lepenant et Antoine Nicolle